

On einsurta

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 39

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191228>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

comme encadrement, de somptueux hôtels.

La vaste cité apparaît déjà dans son étourdissante et fiévreuse activité, dans toute sa vie et ses splendeurs.

Là commencent les grandes voies de communications, les rues sans fin, les carrefours assourdissants, au milieu desquels le novice demeure ahuri, confondu d'étonnement. Situation nous rappelant ce mot déjà vieux, mais toujours amusant, de ce bon Vaudois qui venait de faire un petit séjour à Paris, et auquel ses amis adressaient diverses questions sur ce qu'il avait vu :

— Je ne sais pas, répondait-il, il y a si tellement de maisons qu'elles m'ont empêché de voir la ville.

(A suivre.)

L. M.

Le Tambour d'Arcole.

Un journal toujours fort intéressant, le *Petit Parisien*, publie les lignes suivantes :

« Le poète provençal Mistral, l'auteur de *Mireille*, a fait dernièrement un voyage à Paris, dans le but de donner ses soins à la refonte d'une édition de ses *Iles d'Or*, un recueil de ses poèmes, dont il offre, cette fois, une traduction française.

» Il y a là une pièce épique, tout à fait belle : c'est le *Tambour d'Arcole*.

» Ce n'est pas, cette fois, une simple légende ; c'est une aventure historique que Mistral avait dramatisée, celle d'un enfant de Vaucluse, André Etienne, dont le nom est resté populaire dans son département.

» Ce qui appartient à Mistral, c'est la façon admirable dont il a rappelé cette aventure.

» C'est le jour où les troupes françaises disputent aux Autrichiens le pont d'Arcole.

» Dans l'armée d'Italie, se trouve un petit tambour, un gamin de quinze ans.

» Les vieux grenadiers essayent de franchir le pont, mais il est défendu par des canons qui vomissent la mitraille. Les premiers rangs sont abattus, les seconds tombent également. Quelle que soit la bravoure des Français, il y a un moment d'hésitation ; il semble que le passage ne soit point possible.

» Or, voici, — alors que les plus vieux soldats reculent, — que le petit tambour, lui, bat la charge, se met à la tête des combattants, tape sur sa peau d'âne une marche endiablée, sans se soucier des balles.

» Son exemple électrise les grenadiers, qui se reprochent une minute de trouble...

» Et au chant de la *Marseillaise*, au chant de la liberté, le pont est enlevé par les soldats de la République.

» Grand fut le succès du petit tambour ! Devant toute l'armée, en plein soleil, le général lui donna deux baguettes d'honneur d'or et d'ivoire. Partout, dans les journaux, dans les écoles, on le cita comme modèle et comme leçon ; son nom franchit « les mers et les montagnes ». Du petit tambour on fit des images et des chansons.

» Puis... puis, il coula beaucoup d'eau sous les ponts du Rhône, et soudain l'Empire s'écroula tout d'une pièce : du petit tambour devenu vieux, on ne parlait plus du tout.

» Il vint un jour à Paris et, vieillard à cheveux gris, couvert de cicatrices, il se mit à songer et à repasser en lui-même son jeune temps, sa gloire : il revit Quatre-Vingt-Neuf, ce débordement de sève, la République en branle ; il vit Mirabeau à la voix tonnante ; il entendit les clameurs de la Révolution ; puis, la levée en masse, et les Anglais, les Allemands, les Russes pêle-mêle, secoués, repoussés tous à la fois.

» Il se revit lui-même grisé, électrisé par le frémissement de son tambour, faisant chanter les âmes dans l'enthousiasme et tressaillir les cœurs de courage et d'intrépidité.

» Puis, il songea à ses compagnons de guerre, conduits par lui à la victoire, à Masséna, à Lannes devenu duc, à Jean Bernadotte devenu roi de Suède, à Murat devenu roi de Naples, à Bonaparte devenu empereur... tandis que lui, pauvre tambour, après la fête, il était resté tambour comme devant.

» Oh ! cria-t-il soudain, dans un mouvement de découragement amer, la gloire ! songe, folle ivresse, vanité !... Qu'il valait mieux laisser la guerre, et, sur les bords de la Durance, à Cadenet, mon village natal, tranquillement bêcher la terre, et avoir femme et enfants, comme ont fait tant d'autres, et rester au nid dans la douce paix !...

» Et une larme mouilla sa joue de vieux soldat, se sentant isolé, sans armes, sans affections, maintenant.

» Chemin faisant, il était arrivé devant le Panthéon.

» Là-haut, sur le fronton, des bas-reliefs symbolisaient les prouesses guerrières.

» Il hochait la tête, quand, tout à coup, il se reconnut, — oui, lui, l'humble petit tambour ! il était sculpté dans la pierre, comme ceux dont la postérité doit garder la mémoire.

» Alors il eut un éblouissement.

» Non, la gloire n'était pas un vain mot !

» Quelle émotion s'empara de lui ! Il entendit chanter, à son oreille, tous ses enthousiasmes d'antan. Il redevint « ivre de sa folie première », en se voyant si haut, dominant Paris, dans la gloire, l'azur et le soleil... Il ressentit une poignante impression de fierté...

» Et, comme s'il lui eût semblé inutile de vivre, après un pareil moment de joie et d'orgueil, il tomba de tout son long sur le sol.

» Le tambour d'Arcole avait vécu ! »

Ce poème est superbe : il suffirait à illustrer Mistral, s'il n'avait dans son œuvre *Mireille*, *Nerte* et *Calendal*.

On einsurta.

Lè z'amœirào sont dâi dzeins dé pé, kâ quand l'est qu'on frequentê, dein cé bio teimps iò on ne sè vâi min dè défauts, on est dâo coumeint dâi z'agnés et seimblî qu'on ne dussè pas être la causa dè 'grabudzo. Portant, suivant coumeint cein va, cein pâo amenâ dâo bize-bille eintrè lè pareints, se ne sont pas d'accœo po cein qu'cin est dè la frequentachon dè l'âo z'einfants.

On valottet, que reluquâvè onna grachâosa qu'étâi on prâo bon parti, tsertsivè à couennâ perquie ; et la felietta ne demandâvè pas mi, kâ le n'avâi pas l'ai dè renasquâ quand le reincontrâvè lo chalând ; mâ ellia bouéba, que n'avâi pequa son père, n'étâi pas d'accœo avoué se n'onclio, lo syndiquo, qu'étâi son tuteu, que ne volliâvè pas oùrè parlâ dè cliâo bétisés, et que fe dâi pi et dâi mans contrè ellia folerà dè sa gnice.

— As-tou fauta dè t'amoratsi dé cé gaillâ, se lâi fasâi, petita merdâosa que t'ès ; t'appartins bin dè dza volliâi peinsâ à tè mariâ, on einfant que n'est pas pi panâ derrâi lè z'orolhiès ; et se ton luron a lo malheu d'abordâ péce, te pâo comptâ que cheintrâ mon chaton.

Ma fâi la pourra bouéba, tot'époâiriâ, n'ousâ pas allâ pe liein, et se n'amœirào dut bon grâ, mau grâ, sè derè : n, i, ni, et sè passâ dè vairè sa mia.

Mâ la mère dâo valottet qu'avâi forta pliatena et bouna leinga, étâi furieusa contrè lo syndiquo et ne sè fe pas fauta dè lo délavâ per dévânt lo mondo. Ne démâoravont pas dein lo mémo veladzo, et on dzo que lo syndiquo avâi on bocon allumâ et que passâvè avoué son tsai dévânt la mâison ique iò restâvè ellia fenna, la ve que l'étâi achetâie su on banc, que le doutâvè lo fi à dâi faviolès, et ne put pas sè rateni dè bordenâ ein pas-seint :

— Eh ! vilhie citadelle !

Ma fâi la fenna, quand l'òut cein a été tant motsetta que son moulin à parolès a été arretâ franc, et l'est z'ua demandâ à sa vesena cein que cein allavè à derè : vilhie citadelle.

— Ne sé pas bin à sù cein que cein vâo à derè, se lâi repond sa vesena ; mâ demandèri à me n'hommo.

Adon ellia vesena tracè vai se n'hommo, et lâi fâ :

— Etiuta-vâi ! dinsè et dinsè lo syndiquo dè Retroussepâi, ein passeint dévânt tsi la Margoton l'a traitâie dè vilhie citadelle ; qu'est te que cein vâo bin derè ?

— Que mè dis-tou quie ! se repond se n'hommo, qu'étâi on grand farçeu, n'ia pas moian que lâi aussè cein de ?

— Oh què oï.

— Eh te possiblo ! Eh bin l'est tot cein qu'on pâo derè dè pe mau pliâci à ne 'na fenna !

L'est bon. La fenna va cein rapportâ à la Margoton que s'est messa dein onna colèrè dè ti lè diablo et qu'arâi prâo frézâ lo syndiquo se le l'avâi tenu.

— Ah t'cin vé bailli dè ta vilhie citadelle ! se le desâi, et l'est z'ua po portâ plieinte tsi lo dzudzo dè pé ; mâ lo dzudzo a tant recaffâ dè l'affèrè, que la Margoton a fini pè vairè qu'on sè moquâvè dè lli et le s'est reinsauvâie à l'hotò tota penâosa.

L'ivrogne et le pourceau.

FABLE

Contre une borne, au coin d'un mur,
Un citoyen se roulait dans la crotte ;
Il était, comme on dit dans la plèbe, en ribote ;
Il s'était aplati là comme un fruit trop mûr,

La bouche ouverte, l'œil stupide,
Et sans souci du lendemain,
Cuvait mollement son liquide,
Près de lui dans le même coin,
S'était un beau tas d'ordures :

En cherchant quelques épiluchures,
Un pourceau qui passait vint y fourrer son groin :

— Veux-tu t'en aller, sale bête !
Dit l'ivrogne en l'apostrophant.

L'animal, quoique bon enfant,
Avait son amour-propre ; il releva la tête,

Et s'éloignant de quelques pas,
S'assit sur son train de derrière :

— Eh bien ! non, lui dit-il, je ne te ferai pas
L'honneur de me mettre en colère ;

Mais ces mots-là, de bonne foi,
Font dans ta bouche une étrange figure.

Où trouver une créature

Plus « sale » et plus « bête » que toi ?

Te voilà vautré dans l'ordure,

De l'univers toi qui te dis le roi !

Et demain tu seras malade.

Tu diras : « J'ai mal aux cheveux ».

Mais s'il se trouve un camarade,

Vous recommencerez à vous saouler tous deux.

Ah ! tu m'appelles sale bête !

Mais que dirais-tu donc si tu voyais ta tête,

Ces cheveux éméchés et ce nez violet,

Ce pantalon et ce gilet.

Souillés par le trop plein de ta débauche infâme ?

Cette échine avachie et ces membres perclus ?

Je cherche où peut être ton âme,

Non, tu n'es qu'un trou, rien de plus !

Va, reste là, dans la boue où tu grognes,
Plus ignoble qu'un vieux torchon !
Ah ! qu'on est fier d'être cochon
Quand on regarde les ivrognes !

(Gazette du Valais)

Genève, le 23 septembre 1889.

Monsieur le Rédacteur,

La lecture de votre article en patois, de samedi, où il est question des Bioux, m'a rappelé une anecdote récente, concernant le bateau le *Caprice*, et que je me permets de vous transcrire en patois comier pour votre excellent *Conteur*, si toutefois vous la jugez digne d'y figurer. J'ai cherché à rendre de mon mieux la prononciation de ce patois, parfois assez différente et souvent plus pittoresque que celle du patois de la plaine.

Mè pinsou que vo z'ai dza traversâ lou lè dè Joux su lou biau pîtât bateau à vapeu que fa lou serviçou dâi lou Pont è Bioux, quantiè à Rotseray ; on li dit lou *Capriçou*, et la coumeinchè lou serviçou dâi la saillâita. Se vo ne vo z'êtès pas encouè paie cé plliési, vo déri que c'est on biau pêtât bateau que loudzè sain bruit su lou lè coumâi on osé. È n'a pas coumâi lè z'autrou durè ruvé avouè dè lans que brassont l'égue, mais ou'n' espèce dè cruâi in fâi, qu'a lè brantsès intuersès et que viront dâi l'égue coumâi on pelietot, qu'on li dit : ou'n' Alice, ne sè pas porquîè.

Tot parin la z'âo dâo malheu. On dzeu l'a risquâ dè bourlâ pai lo fièu ; heurusamai que y'avâi prâo d'égue à lè po l'étiaindrè. Mais la pe diabilia que yè t'arrevâye me vè vo la derè.

On dzou que cé bateau avâi ouna trantâna dè voyageux, et que l'étâi pié ouna mi treù tserdjé, è s'est insabliâ dévânt lè Bioux. Tot lou mondou èrè édzerdzelié, po çâi que lou bateau pintchèvè on bocon treù et risquâvè dè versâ. A cé momâi critiquou, lou pe gros bounet dè la Comba, qu'èrè permiè lè dzâi in dangé dè sè nâyié, s'est fatché asse rodzou qu'ouna cassa et a cryiâ à capitâinou d'ouna vouâi dè tounèrou : « Au nom de la loi, désensablez ce bateau ! »

Les commandements de l'ouvreuse. — Tout ceux qui ont été dans quelque théâtre de Paris ont pu apprécier la morgue des ouvreuses et la manière dont elles accueillent les spectateurs. Ces femmes, généralement mûres et toujours revêches, se donnent là une telle importance qu'il faut se soumettre à leur bon plaisir, si on ne leur glisse dans la main une pièce de monnaie. Aussi un spectateur indigné a-

t-il fait, à leur intention, ces commandements :

Dans tes fonctions tu prendras
Tes aises préférablement.

Les journalistes recevras
Assez cavalièrement.

Les autres gens tu traiteras
Sans politesse également.

Ton directeur desserviras
En faisant plus d'un mécontent

Les spectateurs tu placeras,
Neuf fois sur dix, en te rompant.

Le vestiaire tu tiendras
Dans un désordre extravagant.

Les manteaux tu égareras,
Cannes, riflards mêmement.

Tout le spectacle écouteras
Malgré l'ordre du règlement.

Dans les couloirs bavarderas
En faisant un bruit énervant.

Puis, ton pourboire empocheras
Toujours sans un remerciement.

Une exposition pour les dames.

Mesdames. C'est à votre intention, tout particulièrement, que nous empruntons au *Petit Parisien* les lignes suivantes, qui vous intéresseront certainement.

On prévoit déjà le temps où l'incomparable fêerie du Champ-de-Mars sera close, et pour qu'on ne se trouve pas trop désorienté il est, dès maintenant, exposition de petites expositions partielles.

C'est ainsi que l'on s'occupe, pour cet hiver, d'une exposition d'éventails.

L'idée est aimable de songer à réunir tous les types de ce délicat objet. L'histoire de l'éventail, n'est-ce pas, en réalité, un résumé de l'histoire de la femme ?

Ces éventails anciens semblent, quand on les contemple, avoir gardé quelque chose de la grâce victorieuse de la femme qui l'agitait autrefois.

Il arrive que, sans trop d'imagination même, on revoit, par la pensée, la jolie main qui s'en servait...

L'éventail ! C'est, en réalité, un des engins féminins les plus anciens. La reine de Saba, de fabuleuse mémoire, en avait qui étaient constellés de pierreries et qui étaient formés de plumes éclatantes d'oiseaux rares.

Mais il sera, à ce que l'on peut supposer, assez difficile de remonter jusque-là !

Il faudra se contenter de suivre l'histoire de l'éventail depuis des époques relativement modernes.

L'Angleterre nous précéda dans l'usage de l'éventail. Des chroniques contemporaines du règne de Richard II, vers la fin du quatorzième siècle, font mention de la coquetterie des dames de la cour et des petits manèges auxquels leur servait l'éventail.

Ce n'est guère qu'un grand siècle et demi plus tard que Catherine répandit la mode de l'éventail à la cour de France, mais, jusqu'au dix-septième siècle, il ne dépassa pas l'enceinte du Louvre.

La plupart des éventails d'alors étaient